

## La Psychiatrie ; sa place et son importance dans l'art médical

par HENRI FLOURNOY (Genève).

Il semble parfois que la tâche du psychiatre consiste à savoir poser un diagnostic d'aliénation mentale dans des cas difficiles, et à décider de l'internement de tel ou tel malade. Encore de nos jours on entend dire, même par des gens cultivés, que les spécialistes pour affections mentales ont à s'occuper des « fous », c'est-à-dire d'une catégorie d'individus tout à fait à part du reste de l'humanité, incurables la plupart du temps, ou bons à être enfermés ! Or il y a, en réalité, tous les degrés de transition entre la santé d'esprit et l'aliénation la plus caractérisée.

Le nombre des psychiatres qui s'établissent et qui travaillent *en ville*, surtout en Suisse et dans les pays anglo-saxons — ainsi que les réformes qui s'accomplissent dans l'organisation des cliniques psychiatriques, privées et officielles — prouvent que l'exercice de la médecine mentale ne se confine plus dans les « murs de l'asile », et ne se limite pas à des questions de diagnostic formel ou à des mesures d'internement. Il s'agit bien d'un véritable *art pratique*, dans lequel le premier plan des préoccupations du spécialiste est constitué par les buts thérapeutiques à poursuivre, comme c'est le cas dans les autres branches de l'art médical. Je ne citerai, comme indice de ces tendances, qu'un récent article de M. le professeur Claude, de Paris, intitulé : *La Psychiatrie qui guérit*<sup>1</sup> — un titre plein de promesses, qu'on doit considérer à la fois comme un signe des temps et comme une réaction contre d'anciens préjugés qui semblent prévaloir encore dans certains milieux.

On peut découvrir, me semble-t-il, trois causes principales à cette nouvelle orientation, à cette sorte de réhabilitation thérapeutique de la psychiatrie.

### I

Les progrès réalisés par la psychopathologie dans la connaissance des psychonévroses, surtout à la suite des travaux de Janet et de Freud, se sont montrés très utiles également

<sup>1</sup> Monde Médical, 1<sup>er</sup> février 1925.

dans l'étude des psychoses confirmées : schizophrénies, dépressions mélancoliques, paranoïas, délires chroniques hallucinatoires, psychopathies constitutionnelles, etc. L'importance de ce fait, c'est qu'il implique aussi des possibilités thérapeutiques auxquelles on n'aurait pas songé jusqu'alors.

Non seulement les lignes de démarcation s'atténuent entre les malades mentaux (trop souvent jugés incurables), les psychopathes, les névrosés et les simples « nerveux » — mais encore ces diverses catégories de personnes, qui relèvent avant tout de la médecine mentale dans son sens large et moderne, s'adressent plus volontiers qu'autrefois aux psychiatres de profession. Elles peuvent recevoir ainsi, notamment dans cette période de troubles insidieux qui sont dans certains cas le prélude d'une psychose proprement dite, des soins appropriés, grâce auxquels l'apparition de la psychose sera peut-être retardée ou même empêchée. Elles peuvent aussi bénéficier de médications psychologiques nouvelles et particulièrement importantes, comme la *psychanalyse*, qui exigent vraiment, de la part de celui qui les applique, des connaissances spéciales.

Un autre point doit être abordé ici.

La médecine recourt sans cesse aux données des sciences pures : physique, chimie, anatomie, etc. Or, parmi les sciences, l'une, la plus jeune, a pris un essor considérable depuis une trentaine d'années ; c'est la *psychologie*. Quelle est donc la branche de l'art médical qui doit établir le point de contact avec cette science, humaine entre toutes, sinon la psychiatrie ?

Mais, au fait, est-il bien exact que la psychologie ait pris, en tant que *science*, un véritable essor ? Pour répondre à cette question, mes confrères ne m'en voudront pas si je les entraîne quelques minutes dans des régions un peu éloignées de leurs soucis habituels. Je me bornerai à mentionner, d'abord, les ingénieuses *méthodes expérimentales* découvertes par les psychologues pour soumettre à une investigation aussi objective que possible des choses qui ne tombent pas sous les sens, mais dont le bon fonctionnement est néanmoins indispensable à la santé de l'individu : la pensée, le jugement, l'attention, la mémoire. Je rappellerai leur invention des tests, si utiles pour déterminer le niveau intellectuel et les aptitudes d'une

personne donnée, ainsi que leurs expériences sur la suggestibilité et la fidélité du témoignage (Binet, Ebbinghaus, W. Stern, Marbe, Claparède, Toulouse, Piéron).

Les problèmes de l'orientation professionnelle et de la « technopsychologie » ont été l'objet, de leur part, de nombreux travaux (Ch. Myers, Munsterberg, Lipmann) ; plusieurs ont été effectués entre autres au Laboratoire de Psychologie de notre Faculté des Sciences, sous la direction de M. le prof. Claparède <sup>1</sup>. Ces recherches, très importantes au point de vue de l'hygiène mentale des employés et des ouvriers, sont suggestives aussi pour le psychiatre, que préoccupe si souvent le problème de l'adaptation psychologique de ses malades et de leur capacité au travail.

Laissons de côté les travaux de laboratoire, dont les applications pratiques se sont déjà montrées très fécondes. Faisons abstraction, d'autre part, des publications qui s'inspirent directement de la psychologie freudienne ; de plus en plus nombreuses en pays latins, elles sont maintenant réunies en France dans les recueils de l'*Evolution Psychiatrique* publiée par Hesnard et Laforgue, et présentent un intérêt croissant pour la médecine mentale.

<sup>1</sup> Par exemple les expériences de Fontègne et Solari sur « le travail de la téléphoniste » ; cette étude de psychologie professionnelle, dont l'utilité pratique a d'ailleurs été reconnue par l'Administration des Téléphones, est un modèle du genre. — On appelle *technopsychologie* la psychologie appliquée au travail industriel et commercial. Parmi les divers facteurs qui régissent le rendement de ce travail, le facteur psychologique serait le plus important d'après Ch. Myers (de Londres), qui est l'une des autorités en cette matière. M. Léon Walther, ancien élève de l'Institut Rousseau et directeur de la Section de technopsychologie dudit Institut, a déjà fait réaliser à plusieurs sociétés industrielles ou maisons de commerce — qui l'avaient fait venir comme psychologue-expert — des suppléments de gain se chiffrant par des sommes considérables, en organisant le travail pour que les ouvriers fournissent le rendement optimum avec le minimum d'efforts physiques et psychiques. Le rapport que M. Walther a adressé à la direction d'une entreprise de cafés — où l'amélioration obtenue grâce à ses conseils a été surprenante, sans qu'il s'ensuive aucune fatigue supplémentaire pour le personnel, ni aucune prolongation du temps de travail (et souvent même un allègement) — montre comment il a procédé dans le cas particulier. Ce rapport a été publié dans les *Archives de Psychologie* (1924, vol. XIX) avec une introduction de M. Claparède. L'étude de Fontègne et Solari a paru dans la même revue (1918, vol. XVII).

Ces résultats « économiques » sont peut-être, à notre époque, la meilleure preuve de l'utilité d'une science.

Ces deux catégories de recherches si différentes — expérimentales et psychanalytiques — mises à part, que pourrions-nous citer encore ? Signalons les études psychologiques sur le sentiment religieux et les phénomènes connexes (W. James, Th. Flournoy, Höffding, Delacroix, P. Bovet, Leuba, G. Berguer, Neeser, Sante de Sanctis), phénomènes qui se rapprochent à certains égards des manifestations des névroses et des psychoses. Mentionnons les travaux des psychologues sur le sentiment esthétique (Lipps, Külpe) ; sur les légendes et les croyances populaires (Wundt) ; sur la fonction du langage, ses déviations morbides et les glossolalies (Delacroix, Ch. Blondel, Lombard) ; sur les phénomènes subconscients (Th. Flournoy, Dessoir, Janet, Jastrow, Morton Prince) ; sur l'affectivité, les émotions et les instincts en général (Ribot, Binet, W. James, Larguier des Bancels, Dumas, Külpe, Drever, Mac Dougall) ; sur les traits de caractère et les tempéraments individuels (Heymans). Ces études de Heymans, entre autres, peuvent servir de base aux analyses « caractérogiques » de la psychiatrie contemporaine. La psychologie des primitifs, au sujet de laquelle ont surgi de récentes controverses (Lévy-Bruhl, Larguier des Bancels, Ad. Naville, Bartlett), présente aussi de curieuses ressemblances avec celle de certains individus atteints de débilité mentale. Rappelons enfin les recherches consacrées par les psychologues et les éducateurs au développement de la vie mentale et des instincts chez l'enfant et l'adolescent (Claparède, Stanley Hall, Bovet, Haeberlin, Ad. Ferrière, Piaget) ; elles ont une valeur particulière aux yeux du psychiatre, étant donné les « analogies de fonctionnement » (Piaget) entre la pensée de l'enfant, la pensée symbolique telle qu'elle se déroule dans le rêve et dans les délires (Freud, Jung), et la pensée « autistique » des schizophrènes (Bleuler).

Il serait superflu d'allonger cette liste <sup>1</sup>. Elle montre assez que la médecine mentale a tout intérêt à tirer parti des résultats

<sup>1</sup> Se reporter, pour la bibliographie que je ne puis donner ici, aux ouvrages classiques des auteurs cités. On trouvera aussi de nombreux articles sur presque tous ces sujets dans les *Archives de Psychologie*, dans le *Journal of abnormal and social Psychology*, ainsi que dans les comptes rendus des *Congrès internationaux de Psychologie*.

de la psychologie — dans des domaines, précisément, où l'anatomie et la chimie restent muettes. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de l'orientation nettement psychologique que la psychiatrie a prise ces dernières années, surtout sous l'influence de Bleuler en Suisse, d'Adolf Meyer en Amérique, et de Jellgersma en Hollande.

## II

Les progrès thérapeutiques accomplis par la neurologie et par la médecine interne ont rejailli aussi sur la psychiatrie, et ont encore contribué à améliorer la réputation, si j'ose dire, de cette sœur un peu piquée que le public est trop souvent enclin à regarder de travers.

Le traitement des affections syphilitiques du système nerveux et de la paralysie générale, celui des tumeurs du cerveau, des désordres des sécrétions internes, des états infectieux et fébriles, intéresse au plus haut point le psychiatre, puisque ces états entraînent souvent des symptômes mentaux accentués. Mais il ne faut pas oublier que ces maladies sont avant tout neurologiques ou médicales, par opposition aux troubles psychopathologiques mentionnés plus haut.

Il est bon d'insister sur cette distinction.

La psychopathologie et les domaines qui s'y rattachent, par exemple les diverses formes de psychothérapie et la psychanalyse, ont pris une telle extension, qu'il est absolument nécessaire qu'une branche de la médecine s'en occupe *spécialement*. Cela ne veut pas dire, il va de soi, que le spécialiste, lui, doive se cantonner d'une manière excessive. Il est tout naturel que les aliénistes fassent de fréquentes incursions dans le champ voisin de la neurologie, d'autant plus qu'un bon nombre de pensionnaires d'asile sont plus intéressants à cet égard qu'au point de vue de la psychiatrie pure.

Il est naturel aussi que les neurologistes et les médecins prennent goût à la médecine mentale et fassent de la psychothérapie à leurs malades. Ce sont là des empiétements réciproques que la complexité des cas rend inévitables, et qui amènent souvent une heureuse collaboration mutuelle. Mais il n'en reste pas moins vrai que chaque branche a un domaine qui lui appartient en propre. A moins de vouloir créer inutile-

ment une branche nouvelle, c'est bien à la psychiatrie, et à elle seule, qu'il incombe de connaître à fond les questions d'ordre *psycho*-pathologique. C'est là sa caractéristique.

### III

A côté de ces tendances psychologiques et thérapeutiques qui se dessinent de plus en plus, la psychiatrie a toujours eu une orientation sociale. Ceci lui donne forcément, de nos jours, un regain d'actualité. Il suffit de rappeler que la lutte contre l'alcoolisme a trouvé d'ardents défenseurs parmi les aliénistes (A. et O. Forel, Mahaim, Preisig, Binswanger, Le-grain). De même les problèmes de l'hérédité ont donné lieu de leur part (Ball, Régis, Jøerger, Mott, Rudin, Boven, Rosanoff et Orr, White) à un ensemble de travaux qui pourront avoir, une fois ou l'autre, en dehors de leur valeur intrinsèque, des conséquences sociales ; car ils touchent de près à cet autre problème plus général, celui de l'*eugénique* ou amélioration de la race, dont l'étude est entrée dans une ère scientifique grâce aux recherches qui se poursuivent au laboratoire créé à l'Université de Londres par Francis Galton.

Il faut mentionner encore une série de questions qui concernent aussi, par leur portée sociale, l'hygiène et la santé de la race. Chez nous, elles préoccupent depuis longtemps les spécialistes, mais plusieurs d'entre elles n'ont pas encore reçu de solutions pratiques satisfaisantes. Citons les suivantes : castration ou stérilisation pour causes psychiatriques (Schiller, Maier, Naville) ; répression des toxicomanies, hospitalisation des buveurs (Weber, Maier, Cramer, Demole) ; classes et instituts spéciaux pour enfants anormaux (Claparède, Naville) ; services psychiatriques ouverts, policliniques pour « petits mentaux », placement familial (P. et Ch. Ladame, Long, Preisig) ; loi sur le régime des aliénés (J. Martin et G. de Morsier) ; naturalisation des psychopathes (Demole), etc. Pour le détail de ces questions et leur état actuel, on fera bien de se reporter à l'exposé très clair qu'en a donné le Dr Demole à la Société suisse d'Hygiène <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> V. DEMOLE. *Les causes des maladies mentales et les moyens de les combattre*. Revue suisse d'Hygiène, 1925, V. p. 594.

J'ajouterai que l'aliéniste est l'homme auquel les autorités judiciaires s'adressent le plus souvent pour lui faire trancher, au nom de sa science, une question palpitante sans doute, mais qui n'est rien moins que scientifique : celle de la responsabilité.

Tout cela suffira, je l'espère, à montrer que la psychiatrie, contrairement à une idée courante, n'est pas l'un des recoins les plus excentriques du champ de la médecine. Elle en constitue l'une des parties essentielles, celle peut-être qui a les points de contact les plus nombreux avec de grands problèmes qui intéressent le bien-être des collectivités entières. Son importance ne fait qu'augmenter dans la mesure où les branches voisines sont obligées, elles aussi, de sortir de la quiétude des éprouvettes et des dortoirs d'infirmierie pour s'engager dans la voie incertaine et cahoteuse des questions sociales.

Dans un prochain article je résumerai quelques observations de *contagion mentale* — un phénomène qui présente, aux points de vue hygiénique et social, un certain intérêt.

---